

La lecture en 2050

Michel DESMURGET

**Depuis sa création, l'Institut Diderot s'est imposé comme
un espace de réflexion indépendant, libre et exigeant,
ouvert aux grands défis contemporains.**

Il réunit des penseurs, des scientifiques, des économistes,
des philosophes et des experts de la société civile pour décrypter,
avec exigence intellectuelle et ouverture d'esprit,
les grandes mutations de notre époque.

L'Institut Diderot se voulant à la fois un espace de dialogue
et un diffuseur d'idées, accessible à tous, nous avons le plaisir
de vous offrir ce carnet, prolongement naturel des idées échangées
lors de cette conférence.

Vous en souhaitant bonne lecture,

Hélène Béjui-Hugues,
Président de l'Institut Diderot

**INSTITUT DIDEROT,
PARTAGEONS NOS IDÉES POUR UN AVENIR ÉCLAIRÉ !**

La lecture en 2050

Michel DESMURGET

Sommaire

Avant-propos

André Comte-Sponville

p. 9

La lecture en 2050

Michel Desmurget

p. 17

Débat avec la salle

p. 45

Les publications de l'Institut Diderot

p. 71

Avant-propos

De toutes les conférences dont j'ai eu l'honneur de rédiger l'avant-propos, pour l'Institut Diderot, celle qu'on va lire dans les pages qui suivent est peut-être, à mes yeux, la plus importante, la plus décisive, la plus urgente. De quoi s'agit-il ? D'intelligence artificielle, d'écologie, de géopolitique ? Non pas. Du wokisme, de l'islamisme, de l'extrémisme ? Non plus. Mais d'une espèce de loisir (*skholé*, en grec, d'où vient « école »), le plus souvent solitaire, paisible et doux, et que d'aucuns jugeront suranné : la lecture, cette fort ancienne technologie (mais toujours jeune, puisque chaque génération doit apprendre à s'en servir), inventée il y a quelque 5 000 ans (en même temps que l'écriture, et qui se perfectionne progressivement avec elle), pour laquelle notre cerveau n'était pas fait (« il est fait pour le langage, pas pour la lecture », note notre intervenant) et qui le transforme pour cela peu à peu (lire modifie la structure et le fonctionnement du cerveau, qui en devient plus performant) mais à proportion seulement du temps qu'on lui consacre et des efforts qu'on y consent.

Or ce temps et ces efforts investis dans la lecture ont spectaculairement diminué, ces dernières décennies, entraînant d'ores et déjà une baisse du niveau scolaire de nos enfants et laissant craindre une progressive régression de nos cerveaux, donc aussi de nos démocraties, de nos civilisations et de l'humanité. C'est moins grave que le dérèglement climatique ? Je ne sais. Mais comment se fait-il qu'on en parle tellement moins ? Et comment effectuer la si nécessaire transition énergétique et sociétale, sans les ressources intellectuelles que la lecture seule rend possibles ? Ne comptons pas sur l'intelligence artificielle pour sauver la planète, ni pour surmonter la bêtise naturelle, qui n'est qu'inculture ou sauvagerie. Vous pouvez bien télécharger toute la littérature mondiale sur votre ordinateur, votre tablette ou votre téléphone portable. Cela vous transformera moins que la lecture d'un seul chef-d'œuvre.

Michel Desmurget est docteur en neurosciences cognitives. Il a travaillé dans plusieurs universités américaines et est aujourd'hui directeur de recherches à l'INSERM. Il a publié plusieurs ouvrages, dont *Mad in U.S.A.*, *Les Ravages du modèle américain* (Max Milo Éditions, 2008), *TV Lobotomie, la vérité scientifique sur les effets de la télévision* (Max Milo Éditions, 2012), et *La Fabrique du crétin digital*, sous-titré *Les dangers des écrans pour nos enfants* (Éditions du Seuil, 2019). Ce qu'il montrait, dans ce dernier essai, c'est que les écrans et l'interactivité numérique ne suffisent pas à la construction cognitive d'un être humain, laquelle, dans nos sociétés, ne saurait s'épanouir sans une pratique précoce et régulière de la

lecture. Salué comme un « livre de salubrité publique » sur France Inter, l'ouvrage obtint le « prix spécial Femina Essai ».

Mais si nous avons invité Michel Desmurget, c'est pour nous parler de son tout nouveau livre : *Faites-les lire !* Merci à lui d'avoir accepté notre invitation !

L'injonction, qui sert de titre, s'adresse aux parents et aux citoyens, donc à nous tous, au moins autant qu'aux enseignants. Ce que constate d'abord notre neuroscientifique, et dans cet ouvrage et dans la conférence dont on lira ci-après la transcription, c'est que « la pratique de la lecture est sinistrée en France », comme d'ailleurs, quoiqu'inégalement, dans tous les pays industrialisés. Et il en fournit une explication : le temps consacré à la lecture est inversement proportionnel à celui qu'on passe devant des écrans, qu'ils soient de télévision, d'ordinateur, de jeux vidéo ou de téléphone portable. Comme les écrans occupent de plus en plus de « temps de cerveau disponible » (comme disait naguère le patron d'une chaîne de télévision), il en reste inévitablement de moins en moins pour la lecture.

Pourquoi est-ce grave ? Parce que, répond Michel Desmurget, « moins les enfants lisent, moins leurs performances scolaires ou intellectuelles sont bonnes ». C'est qu'ils ne pratiquent plus que la langue orale, qui est celle de la communication, alors que c'est la langue écrite, beaucoup plus riche, précise et nuancée, qui « structure vraiment le raisonnement, la pensée, le fonctionnement

intellectuel » et même affectif. On n'a pas la même pensée, ni d'ailleurs les mêmes sentiments, selon qu'on dispose de 1 000, 5 000 ou 20 000 mots, qu'on n'utilise pas non plus avec la même efficacité selon qu'on maîtrise ou non la grammaire qui permet de les faire fonctionner ensemble de façon à la fois souple et rigoureuse. Qui peut croire, pour ne prendre qu'un exemple, que la quasi-disparition du passé simple et du passé antérieur, en tout cas à l'oral, laisse notre rapport au temps (donc à la vie et à nous-mêmes) inchangé ?

Or, pour accéder à la langue écrite et à tout ce qu'elle permet, insiste notre orateur, « il n'y a que la lecture », et à condition qu'elle porte sur de vrais livres. « Les études montrent très clairement que l'effet des livres est extrêmement positif sur le développement du langage, les capacités en lecture et la réussite scolaire, tandis que celui des BD, des mangas et des magazines est à peu près nul », et que « l'effet du numérique (blogs, réseaux sociaux, SMS) est même « globalement négatif ».

Comme on ne saurait durablement contraindre à la lecture, il faut aider nos enfants à y prendre goût, ce qui suppose d'abord qu'ils aient un contact avec elle, le plus tôt et le plus longtemps possible (donc dès avant l'école et y compris hors de la classe). Lire pour le plaisir est un antidote majeur, et peut-être le seul, à l'émergence de ce que Michel Desmurget appelle le « crétin digital » (celui dont les capacités cognitives sont fortement et durablement amoindries par l'usage excessif des écrans). C'est que la lecture, qui est « une compétence exigeante », ne

va pas sans la compréhension, qu'elle permet et développe. Ainsi favorise-t-elle la richesse du langage, la culture générale, la logique, le raisonnement, la créativité, la compréhension d'autrui et de soi-même, ce qui ne peut que faciliter considérablement la réussite scolaire et professionnelle, qu'une mauvaise maîtrise de la lecture, à l'inverse, rend extrêmement improbable. C'est dire combien l'enjeu est décisif. Un rapport récent a montré que « la maîtrise de la lecture au CE2 est le principal facteur prédictif de l'obtention d'un diplôme de fin d'études secondaires et, au-delà, de la réussite professionnelle. » Aux parents d'en tenir compte, et d'y veiller : les faire lire, c'est le plus beau cadeau qu'ils puissent faire à leurs enfants ! Aucune autre aptitude, conclut Michel Desmurget, « n'est à ce point susceptible de changer l'existence et la trajectoire de vie d'un enfant, dans tous les domaines. » Cela rejoint ce qu'il écrivait dans son dernier livre : « À travers la lecture, l'enfant nourrit les trois piliers fondamentaux de son humanité : aptitudes intellectuelles, compétences émotionnelles et habiletés sociales. » Bref, la lecture, dans nos sociétés, « est tout bonnement irremplaçable ».

Or lire dans la durée et pour le plaisir, c'est ce à quoi l'école ne pourra jamais suffire. De là une inégalité sociale tendancielle augmentée, puisque les enfants qui vivent dans une famille de lecteurs seront inévitablement favorisés, d'un point de vue cognitif, par rapport à ceux qui n'ont aucun livre chez eux ou à qui les parents n'ont jamais lu une histoire. Il y a là un nœud singulièrement redoutable : « L'accès aux livres a un impact majeur sur

la réussite scolaire », mais l'école ne suffit pas à y pourvoir. Elle ne saurait en effet remplacer la famille, lorsque celle-ci, quant à la lecture, est déficiente, ni tout à fait compenser le préjudice qui en résulte pour les enfants.

Non, certes, que l'école n'ait rien à faire dans ce domaine ! Il est au contraire urgent que les enseignants redonnent à la lecture toute sa place, qu'elle est en train de perdre, spécialement dans nos pays. Un article publié en 2016, dans la prestigieuse revue *Science*, « montrait que le miracle économique est-asiatique était d'abord un miracle éducatif », ce qui laisse craindre, ajoute Michel Desmurget, que « la baisse de niveau de nos enfants, qui touche la quasi-totalité des pays occidentaux », n'ait des conséquences dramatiques. Cela justifie une mobilisation considérable, des parents d'abord, de l'école ensuite, des politiques enfin (donc de nous tous, en tant que citoyens) : « Il est illusoire de penser que l'école, à elle seule, peut compenser ces mécanismes [qui tendent à renforcer les inégalités] sans effort massif, majeur et précoce à destination des enfants défavorisés ».

Le débat qui suivit cette belle conférence montra à quel point le problème est redoutable, mais aussi qu'il commence à être mieux perçu. La dégradation de la langue (appauvrissement du vocabulaire, détérioration de la syntaxe et de la morphologie, rapport de plus en plus approximatif, voire erratique, à l'orthographe...) est une menace insidieuse mais gravissime, pour nos civilisations comme pour nos démocraties. La lecture seule, et à condition seulement qu'on y consacre les efforts

nécessaires, permettra non pas d'éviter cette dégradation (il n'est plus temps) mais de la réduire, voire peut-être, un jour et progressivement, de remonter la pente sur laquelle nous sommes en train de descendre, qui est celle, indissociablement, du langage, de la raison et de l'esprit.

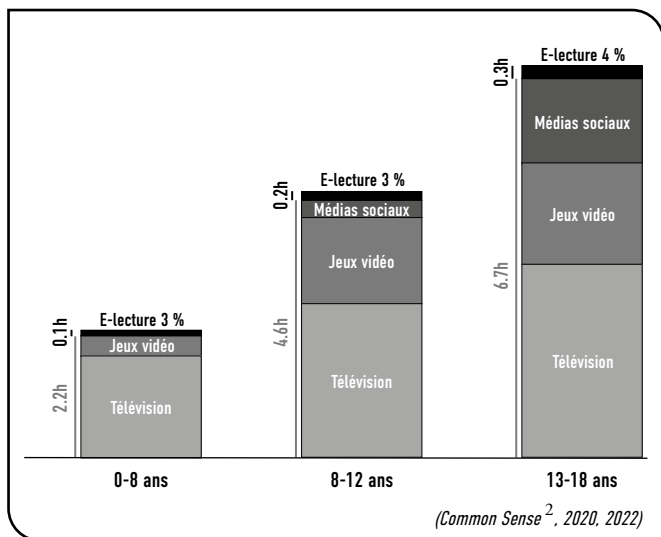
André Comte-Sponville
Directeur général de l'Institut Diderot

La lecture en 2050

La pratique de la lecture est sinistrée en France. Bien entendu, certains affirment que tout va bien. Il n'y aurait que des réactionnaires pour s'inquiéter ; les vieux, supposément, ont toujours dit que les jeunes ne lisaient plus, que le niveau baissait, que c'était mieux avant, etc. Les jeunes n'auraient pourtant jamais autant lu. 81 % des 7-19 ans, selon une enquête du CNL de cette année ¹, disent aimer la lecture. Sauf que quand on regarde dans le détail ces études iréniques, la réalité est moins rose. Dans cette même enquête du CNL, on apprend que seulement 42 % des 7-19 ans lisent « tous les jours ou presque », 24 % des 13-15 ans, et seulement 17 % des 17-19 ans. Ces résultats sont d'autant plus inquiétants que la définition retenue de la lecture est assez large, puisqu'elle comprend les BD, les mangas, les livres de cuisine, de bricolage et même de coloriage. Il ne faut pas non plus

1. <https://centrenationaldulivre.fr/donnees-cles/les-jeunes-francais-et-la-lecture-en-2024>.

se faire d'illusions concernant Internet. Le graphique suivant montre ce qu'il faut penser des discours affirmant que les jeunes n'ont jamais autant lu grâce à la Toile :



Les trois activités numériques principales des jeunes sont la télévision (au sens large : film, séries, streaming Netflix, vidéos, etc.) ; les jeux ; enfin, les médias sociaux. Ces trois activités recouvrent entre 80 et 90 % du temps d'écran récréatif, c'est-à-dire du temps d'écran consacré au divertissement à la maison. La lecture ne représente qu'une portion ridicule du temps passé devant écran, entre 3 % et 4 %, sachant que ce temps n'est pas tant consacré à la lecture de livres qu'à des SMS ou des blogs.

2. <https://www.common sense media.org>.

Le ministère de la Culture définit comme « gros lecteurs » ceux qui lisent une vingtaine de livres par an. Vingt livres par an, ça ne fait jamais que vingt à trente minutes par jour. Et la part de « gros lecteurs » chez les Français de 20 ans est tombée de 35 %, pour la génération 1950 à environ 10 % aujourd'hui. Ce n'est pas une spécificité nationale : cette chute se constate dans tous les pays industrialisés. Aux États-Unis, en 1976, 60 % de lycéens lisaient tous les jours ou presque, par plaisir, un livre ou un magazine. Il n'y en a plus que 16 % en 2016 ³, et ça continue de descendre.

Évidemment, ce déclin de la lecture est proportionnel à la pénétration des écrans : télévision, puis jeux vidéo et maintenant les appareils mobiles. Une baisse de la lecture se constate dès l'apparition de la télévision. La courbe, croissante, du temps consacré aux écrans, est inversement liée à celle de la lecture. Or la lecture n'est pas une chose simple, ce n'est pas quelque chose qui s'apprend tout seul dans son coin. D'où le premier grand problème posé par cette chute de la pratique de la lecture : un effondrement du niveau.

*
* *

3. Twenge, J. M., Martin, G. N., & Spitzberg, B. H., "Trends in U.S. Adolescents' media use, 1976-2016: The rise of digital media, the decline of TV, and the (near) demise of print", *Psychology of Popular Media Culture*, 8(4), 2019, p. 329-345.

I. DES PERFORMANCES ALARMANTES

Moins les enfants lisent, moins leurs performances sont bonnes. De nombreuses études le montrent. Nous nous limiterons ici aux évaluations PISA. Il s'agit d'enquêtes menées par l'OCDE tous les trois ans auprès de jeunes de 15 ans, dans plus de 80 pays membres et partenaires, afin de mesurer les performances éducatives. En 2022, pour la lecture, la France est dans la moyenne de l'OCDE : 51 % de lecteurs faibles, 26 % de lecteurs basique, 17 % de compétents et 7 % de lecteurs avancés⁴. Avant de se pencher sur ce que veulent dire ces catégories, remarquons déjà qu'entre PISA 2018 et 2022, nous avons quasiment perdu, en France, l'équivalent d'un an d'acquis scolaires. Autrement dit, les enfants de 3^e aujourd'hui ont le niveau de ceux de 4^e de 2018. Il y a certes eu la Covid, et les études PISA reconnaissent que ce facteur a joué, mais aussi que c'est loin d'être le facteur principal, puisque la chute avait commencé avant et qu'il n'y a pas de lien, nous montrent les analyses, entre la durée de fermeture des écoles dans les différents pays et l'effondrement observé. Celui-ci n'est pas spécifique à la France : la baisse entre 2018 et 2022 se retrouve dans la moyenne faite sur l'ensemble des pays de l'OCDE et individuellement chez nombre de pays parmi les plus performants. Par exemple l'Estonie ou le Canada. Tous

4. Voir les données sur : <https://stat.link/znxau8>, tableau I.B.1.3.2. « Avancé » correspond aux niveaux 6 & 5, « compétent » au niveau 4, « basique » au niveau 3, et « faible » aux niveaux 2, 1a, b, c et en deçà. Pour une définition de ces niveaux, voir la page 99 du volume I de l'enquête PISA 2022, disponible en ligne sur : https://www.oecd.org/en/publications/pisa-2022-results-volume-i_53f23881-en/full-report.html).

ces pays-là, même si leurs enfants continuent d'avoir des compétences très supérieures à celles des petits Français, ont subi une détérioration notable ces dernières années.

Pour bien prendre la mesure du problème, il faut considérer quelques exemples de ce que signifie « lecteur faible ». Prenez la question suivante : « Dans le dernier paragraphe du blog, la professeure écrit “cependant un autre mystère subsiste.” De quel mystère parle-t-elle? ». La question fait référence à un texte de 350 mots, avec cinq paragraphes et, dans le dernier, la phrase suivante : « Cependant un autre mystère subsiste. Qu'est-il arrivé aux plantes et aux grands arbres utilisés pour déplacer les moaï? » C'est à ce genre de question élémentaire que 50 % des enfants en France et dans l'OCDE ne sont pas capables de répondre. Plus loin, il est demandé : « Quand la professeure a-t-elle commencé son travail de terrain? » On lit, dans le même texte : « Plus tard dans la journée, j'irai me promener dans les collines pour dire au revoir aux moaï que j'ai étudiés ces neuf derniers mois (...) Pendant des années, les archéologues se sont demandé comment ces imposantes statues avaient pu être déplacées. Le mystère est resté entier jusque dans les années 1990, quand une équipe, etc. ». Afin de faciliter la tâche, un choix de réponses est donné : « Dans les années 1990 » ; « Il y a neuf mois » ; « Il y a un an » ; « Au début du mois de mai ». Là, c'est même 75 % des enfants français et de l'OCDE qui ne répondent pas correctement. On mesure ici la réalité catastrophique du niveau de lecture des élèves, notamment en France. Le problème se voit aussi à travers l'effondrement des compétences

orthographiques en fin de primaire. Celles-ci sont intimement liées aux aptitudes langagières et aux tests de compréhension en lecture. Pour une courte dictée, en 1987, 25 % des enfants faisaient plus de quinze fautes. On est maintenant au-delà de 60 %.

II. UNE COMPÉTENCE EXIGEANTE

Ce qu'il faut comprendre c'est que la lecture est une compétence complexe. Il ne suffit pas de quelques dizaines d'heures pour apprendre à lire.

Un lecteur expert lit, en moyenne, 280 à 300 mots par minute. Or une étude montre que les élèves les plus compétents ne se rapprochent de ce seuil d'expertise qu'au terme de la Terminale ⁵. Autrement dit, pour faire un lecteur efficace, il ne faut pas 35 heures ou une année de cours préparatoire (CP), comme on l'entend parfois. Il faut quasiment vingt ans. Un élève moyen de Terminale, dans les années 1960, lisait à peu près 240 mots par minute. Ce volume n'est plus que de 190 mots actuellement – on s'assure alors évidemment que le texte a été compris. Il apparaît là encore, de façon concrète, qu'il y a bien une sérieuse diminution des compétences en lecture.

5. Spichtig, A. N. & al., "The Decline of Comprehension-Based Silent Reading Efficiency in the United States: A Comparison of Current Data With Performance in 1960", *Reading Research Quarterly*, 51(2), 2016, p. 239-259. Accessible sur : <https://ila.onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/rrq.137>.

Pour lire, il faut, d'abord, décoder. Décoder, c'est transformer les signes en mots. La différence, en ce qui concerne l'écrit, par rapport à la langue parlée, c'est que les signes écrits arrivent par l'intermédiaire de l'œil, pas par l'oreille. Au début, le décodage est phonologique. Les signes (p/a/p/a) sont transformés en sons (p/a=> [pa]) pour rejoindre, si j'ose dire, la voie de l'oreille. Puis progressivement une nouvelle voie dite « lexicale » ou « directe » se crée. Plus rapide et efficiente, elle analyse la forme visuelle du mot (littéralement son orthographe) et transmet directement cette dernière aux aires du langage. Cela ne veut cependant pas dire que le mot est reconnu globalement, comme l'avait proposée la méthode de lecture « globale », absolument catastrophique. Le mot rentre par l'œil, arrive dans l'aire du décodage. Là il est décomposé en ses lettres constitutives et reconstruit sur la base des régularités statistiques de la langue. Prenez le texte suivant extrait de l'ouvrage *Faites-les lire !*⁶ :

*D'après uen enquête récente, il apparaît que
les immeubes rouges ont un étrange aspct.*

Un lecteur performant lira tout à fait normalement le texte, en substituant « une » au lieu de « uen » et « aspect » au lieu « aspct », en ajoutant le « l » manquant à immeuble, et en interprétant correctement la fin de « étrange », qui, visuellement, en raison de la vitesse de déplacement des yeux, est en réalité indécise entre

6. Desmurget M, *Faites-les lire !*, Seuil, 2023.

« -ange », « -aneg » ou « -angc ». Dans ce dernier cas, par exemple, ce qui joue, est que le cerveau a intégré, en lisant, des statistiques orthographiques et qu'il sait, au bout d'un moment, que « ngc » ou « neg », à la fin d'un mot, ça n'existe pas en français. Ce qui permet de lire de façon automatique le texte, c'est qu'il y a une étape d'interprétation du signal visuel par le cerveau à partir de ses bases de données statistiques. Sachant que la seule probabilité efficiente est « -ange », même si le « e » est en fait écrit comme un « c », le système corrige de lui-même. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons tant de mal à repérer les erreurs typographiques dans un texte : le système les corrige pour nous, ce qui fait que nous ne voyons pas les coquilles, sauf à être spécifiquement vigilants à ce point (avec pour conséquence d'altérer la compréhension). Prenons deux orthographes possibles du mot imaginaire « phiboter » ou « phibauter ». La grande majorité des lecteurs experts diront que l'orthographe la plus plausible est la première, parce qu'entre un b et t, il est bien plus fréquent d'avoir un « o », comme dans « sabot » ou « robot ». Le « au » lui, apparaît plus fréquemment, par exemple, entre f et t, comme dans « faute » ou « fauteuil ».

L'important, ici, est que pour construire cette base de données statistiques, cette chose qui va nous permettre de lire, vite, et de corriger les erreurs, il faut du temps. Il faut une énorme masse de données. Plus la base de données sera conséquente, plus le décodage et la lecture seront fluides.

C'est d'autant important pour des langues comme le français ou l'anglais, qui sont des langues « opaques », par opposition aux langues dites « transparentes », comme l'italien et le finlandais. En italien et en finlandais, il n'y a pas cinquante façons d'écrire le son « è ». En français, différentes chaînes de caractères peuvent coder ce même son (gèle, seigle, met, mais, volley, est, forêt, noël), tandis qu'une même chaîne peut coder des sons différents (fer/manger, ou « ils entrent »). Sans parler des exceptions, comme le mot « femme ».

Le volume de lecture doit donc être d'autant plus important que la langue est opaque et complexe. On pourrait en prendre prétexte pour vouloir réformer l'orthographe qui, de toute façon, c'est bien connu, n'est qu'une pratique « élitiste »... Enlevons aussi, par la même occasion, trois cordes au violon – ce sera beaucoup plus simple pour populariser la musique. La vérité est que simplifier l'orthographe n'est pas une très bonne idée. Certes, les enfants français, anglais, tous ceux dont la langue est opaque, mettent plus de temps à apprendre à décoder. Il leur faut entre deux et quatre ans, pour avoir un niveau de décodage jugé satisfaisant, là où pour les petits Italiens ou Finlandais, l'affaire est jouée en un an environ. Mais, dès le CM2, en termes de compréhension, il n'y a, au mieux, pas de différence entre langues opaques et transparentes, voire un avantage aux premières. Il est difficile de faire des comparaisons précises avec les études internationales telles que PIRLS (fin de primaire) ou PISA (fin de collège), parce que les systèmes scolaires sont très différents. Cependant, la question a

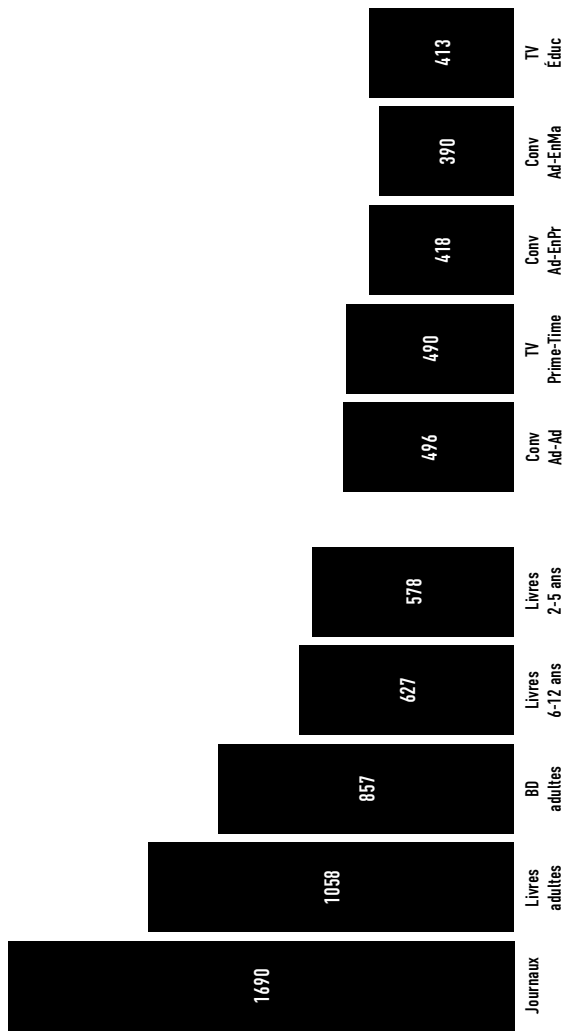
été étudiée de manière rigoureuse, notamment au Pays de Galles, qui présente l'avantage de comparer ceux qui apprennent en gallois, une langue transparente, et ceux qui apprennent en anglais, une langue opaque, dans un périmètre où les écoles, le système éducatif, les élèves, les milieux d'apprentissage sont similaires. Ceux qui apprennent en gallois apprennent plus vite à décoder que ceux qui ont choisi l'anglais, mais plus tard, les seconds affichent une vitesse de lecture et un niveau de compréhension en moyenne supérieur. Cela peut se comprendre. Une langue opaque est compliquée à apprendre, mais ensuite elle nous facilite la vie. Prenez une phrase comme « Le charpentier est entouré de forêts/forets ». Sans accent circonflexe pour savoir s'il est question de l'outil ou bien d'arbres, le lecteur aura du mal à déterminer le sens correct. Pareil pour « Il pêche/pêche ». Les particularités orthographiques donnent directement le sens du mot qu'on n'a pas à aller chercher dans le contexte, ce qui facilite la compréhension. On le voit concernant la conjugaison : « Je viendrai » ou « Je viendrais », ce n'est pas la même chose, et sans le « s » pour marquer la différence, l'affaire est plus compliquée. Le « e » supposément inutile dans « Il a hérité d'une grande soierie » permet de repérer qu'il s'agit de soie et de comprendre le sens du mot. Plus généralement, le français compte de nombreux homonymes, et simplifier l'orthographe pour en faire une langue transparente risque d'être contre-productif. Une phrase comme : « Le so à côté du so qui prépare un so porte un so étrange » est incompréhensible. Tandis qu'un lecteur comprend immédiatement : « Le seau à côté du sot qui prépare un saut

porte un sceau étrange. » Sans différences orthographiques, l'apprentissage du début est peut-être plus aisé, mais au prix, en tout cas pour le français, d'inconvénients ultérieurs considérables. Simplifier l'orthographe de notre langue serait au mieux inutile et au pire un mauvais service rendu à nos enfants, car la complexité, la richesse de notre écriture, sont un moyen d'améliorer la compréhension.

III. LIRE, C'EST COMPRENDRE

La compréhension est en effet le géant oublié des problèmes de lecture. On met toujours l'accent sur le décodage, alors que la compréhension est, elle aussi, absolument essentielle. Si je veux jouer au tennis, il me faut une raquette, certes, mais ce n'est pas la raquette qui fait le joueur. De même, pour apprendre à lire, il faut apprendre à décoder, cela prend du temps, mais ce n'est pas le décodage qui fait le lecteur. Car lire, *in fine*, c'est apprendre un autre langage. Une amie orthophoniste disait : « ma fille est bilingue oral-écrit ». Ça semble bizarre, mais c'est brillant : le langage écrit et le langage oral sont littéralement deux langues différentes. Dans *Faites-les lire !*, j'analyse la complexité moyenne des différents corpus, écrits et oraux. Cela donne le graphique suivant :

Complexité lexicale moyenne



Corpus Oraux

Corpus Écrits

Plus le chiffre est élevé plus la complexité lexicale médiane est grande. Le plus simple des livres pour enfants de maternelle est linguistiquement plus riche que n'importe quel corpus oral, films, séries, dessins animés ou conversation entre adultes (Ad-Ad) ou entre adulte et enfant de primaire (Ad-EnPr) ou de maternelle (Ad-EnMa). Si je montre une image de la présente conférence, mon interlocuteur perçoit la situation, le lieu, les émotions, les visages. Je n'ai pas besoin de mots pour décrire la scène. Mais si je suis obligé d'écrire, j'ai besoin de mots pour rendre compte de tout cela. Il y a donc plus de richesse lexicale à l'écrit, et aussi beaucoup plus de richesse grammaticale, syntaxique. Les phrases sont plus longues, il y a plus de relatives, d'autres formes grammaticales, comme la voix passive, d'autres temps, comme le passé simple ou le passé antérieur. Le langage oral est celui de la communication, tandis que celui qui structure vraiment le raisonnement, la pensée, le fonctionnement intellectuel, c'est le langage de l'écrit. Et pour accéder à ce langage, il n'y a que la lecture. Le langage oral est trop pauvre pour cela.

En 2022, au concours de professeur des écoles, il y avait « Georges et Jeanne », un poème de Victor Hugo, dans lequel on trouve ce vers : « Les enfants chancelants sont nos meilleurs appuis. » Il était demandé aux candidats d'expliquer « chancelant ». En majorité, nous disent les rapports de jury, ils ne connaissaient pas le terme. Certains ont parlé d'enfants qui chantaient ou d'enfants qui avaient de la chance. On comprend pourquoi. Pour un lecteur, « chancelant » est un mot assez commun. Mais

à l'oral, c'est un mot extrêmement rare. Or, comme la pratique de la lecture diminue, les candidats actuels ont de moins en moins de chances de le connaître.

Ce manque de lexique n'est pas un détail. Car il suffit d'ignorer entre 2 et 3 % des mots d'un texte pour n'y plus rien comprendre. Prenons par exemple la première page des contes de Perrault, en changeant un peu plus de 3 % des mots :

« Mon ami Jacques entra un jour chez un pijmanyre pour y acheter un tout petit murc qui lui avait fait envie en passant. Il destinait ce murc à un enfant qui avait perdu l'iphfrage et qu'on ne parvenait à faire raphir un peu qu'en l'amusant. Il lui avait paru qu'un murc si joli devait tenter même un ripire, etc. »⁷

C'est exactement la situation dans laquelle se trouve un enfant qui décode, sans disposer du vocabulaire suffisant. Le texte est incompréhensible. Mais, par exemple, j'y reviendrai, si l'on remplace « murc » par pain et « raphir » par manger, on devine aisément que « pijmanyre » désigne la boutique du boulanger et « iphfrage » l'appétit.

Afin d'acquiescer cette langue écrite, son lexique et sa syntaxe, tout ne se vaut pas. Autrement dit, contrairement à ce que certains veulent nous faire croire, en matière d'apprentissage de la lecture, tout n'est pas équivalent. Les études montrent très clairement que l'effet

7. Pour le texte complet, voir Desmurget M., *Faites-les Lire !*, Seuil, 2023.

des livres est extrêmement positif sur le développement du langage, les capacités en lecture et la réussite scolaire, tandis que celui des BD, des mangas et des magazines est à peu près nul. Cela ne veut pas dire que les derniers sont à proscrire, mais pour ce qui nous occupe ici, l'apprentissage de la lecture et de la langue écrite, les livres sont irremplaçables. Cela, pour une simple question de volume. On estime qu'un enfant qui rencontre un million de mots en apprendra incidemment un millier. Un million de mots, c'est à peu près la collection des *Harry Potter*. C'est une dizaine de *Bel-Ami*. On atteint assez facilement un million de mots avec des livres. En revanche, un million de mots avec un manga ou une BD, c'est plus compliqué. En matière de développement du langage, le volume offert par la BD n'est pas suffisant, d'autant plus qu'une bulle de BD est naturellement moins complexe grammaticalement : difficile de faire rentrer une phrase de Proust dans un phylactère.

Si l'effet des BD, des magazines est quasi-nul, l'effet du numérique (blogs, réseaux sociaux, SMS), lui, est même globalement négatif. Il faut ici faire une différence entre ce que les enfants pourraient faire dans un idéal fantasmé et ce qu'ils font réellement. La réalité, c'est que ce que les enfants lisent sur leurs supports digitaux est tellement pauvre que non seulement, ça n'a pas d'impact, mais que cela a même un effet négatif global sur le développement du langage.

Le support aussi est important. Le papier est supérieur à l'écran en matière de compréhension et de mémorisation.

Quand le texte est simple, il n'y a pas vraiment de différence, mais plus le texte devient exigeant plus il y a une supériorité du papier sur l'écran, pour différentes raisons, par exemple l'unité spatiale du livre, qui permet de se repérer plus facilement dans un livre que sur une liseuse, sans parler des tablettes ou des smartphones, où vous avez tout le temps une notification ou l'envie d'aller consulter votre messagerie, autant d'interruptions qui font dérailler la pensée et rendent la lecture beaucoup moins efficace. Le papier est également supérieur à l'audio et à la vidéo. Il y a une tendance un peu inquiétante, notamment dans certaines grandes universités, mais aussi dans le Secondaire, puisque les enfants ne lisent plus, à remplacer les livres papier, donc la lecture, par des supports audio et vidéo. Cela ne pose pas de problème quand le contenu est élémentaire, mais plus le texte devient exigeant, plus il y a une supériorité du papier sur l'audio et sur la vidéo, notamment parce qu'il est plus aisé de moduler la vitesse de lecture ou de revenir en arrière pour lever une incompréhension et parce qu'il y a moins de sautes de concentration. Une étude récente a montré, en outre, que le traitement cognitif des contenus audio était bien plus superficiel ⁸. Le remplacement de Noé par Moïse dans la phrase suivante, par exemple, sera bien plus facilement détecté à l'écrit qu'à l'oral : « Combien d'animaux de chaque espèce Moïse a-t-il pris dans l'arche ? »

8. Geipel J. *et al.*, "Listening speaks to our intuition while reading promotes analytic thought", *J Exp Psychol Gen*, 152, 2023.

Un point important, souvent négligé, est qu'il faut aussi un large stock de connaissances pour lire. Mais, dans le même temps, c'est en lisant qu'on va développer une culture générale et langagière. Autrement dit, la lecture engendre un cercle vertueux qui seul permet d'acquérir à la longue une véritable maîtrise de cette pratique. Prenez ce petit texte :

« Avec les buts remplis et un retrait en neuvième, Roger a cogné un roulant au troisième but. Après un relais, le shortstop a remis hors cible au premier coussin, ce qui permettait à l'équipe de mener 4-3. Après réclamation, la séquence s'est terminée sur un double jeu ».

Vous aurez probablement du mal à le comprendre. Mais un Québécois familier du baseball le lira sans difficulté. Il faut des connaissances pour lire ; il ne suffit pas d'avoir les mots du langage courant. La maîtrise de la lecture dépend intimement de notre niveau de culture générale. Notamment parce que l'auteur présuppose toujours des connaissances, chez son lecteur, qu'il n'explicitera pas. Lire c'est remplir les non-dits de l'auteur. Un titre de journal comme : « Verglas, circulation des poids lourds interdite » ne fonctionne que si le récipiendaire sait ce qu'est le verglas, pourquoi c'est dangereux, pourquoi les poids lourds sont plus particulièrement visés, etc. En réalité, le volume des connaissances d'arrière-plan qu'on mobilise pour comprendre ne serait-ce qu'une phrase aussi simple est absolument fascinant. Autre exemple :

« Samuel est un garçon étrange. Il prend toujours l'ascenseur, sauf le vendredi. Ce jour-là il monte à pied et arrive épuisé en haut des 8 étages. »

Évidemment, l'interprétation de cette phrase suppose que le lecteur sache que le vendredi soir, c'est Shabbat et que Samuel est un prénom fréquent dans la communauté juive. Soit vous avez ces informations et vous arrivez à comprendre pourquoi il monte à pied, soit vous ne les avez pas et vous passez à côté du texte.

Il faut donc des connaissances pour comprendre. J'insiste là-dessus, contre les âneries du type : « *Google it* » ! : pas besoin de transmettre des connaissances, puisque de toute façon l'ensemble du savoir humain est à portée de main en quelques millisecondes dans son téléphone. Sauf que si c'est sur Internet, ça me fait une belle jambe : les intégrales de Leibniz peuvent être immédiatement disponibles sur le Net, mais sans un solide savoir mathématique préalable qui permet de les comprendre, ça n'est d'aucune utilité.

Non seulement j'ai besoin d'informations dans ma mémoire pour pouvoir comprendre ce que je lis et ce qu'on me dit, mais j'ai besoin de ces informations intériorisées pour tout simplement penser. On ne peut pas réfléchir en s'interrompant à chaque seconde pour poser une question à ChatGPT. Il faut donc remiser au placard cette idée stupide qu'Internet nous affranchit du devoir de transmettre les connaissances. Les connaissances générales intériorisées sont absolument fondamentales

pour notre fonctionnement intellectuel, tant du point de vue de la compréhension que de la réflexion.

IV. LES IMPACTS DE LA LECTURE

Nombreuses sont les activités fécondes pour le développement et l'intelligence à la fois cognitive, émotionnelle et sociale. Il y a la musique, le sport, l'art, mais aucune n'a d'effets aussi généraux, aussi universels et aussi transversaux que la lecture. Aucune autre aptitude n'est à ce point susceptible de changer l'existence et la trajectoire de vie d'un enfant, dans tous les domaines. La lecture a un impact majeur sur le QI, la richesse du langage, la concentration, la capacité de synthèse, la créativité, l'expression, non seulement écrite, mais aussi orale. La mise en place de l'épreuve du grand oral au Baccalauréat par Jean-Michel Blanquer avait notamment pour but de lutter contre les inégalités sociales en permettant à ceux qui ne sont pas très à l'aise avec la lecture d'exprimer leurs capacités. Mais, en réalité, ça n'aide pas vraiment ces enfants, parce que ce sont ceux qui lisent le plus qui sont aussi le plus susceptibles de réussir à l'oral. Mais ce n'est pas tout, la lecture de romans développe aussi la tolérance et l'intelligence émotionnelle qui s'appuient sur deux piliers fondamentaux : d'une part la capacité à se comprendre soi-même et à comprendre autrui, ce qu'on appelle couramment la théorie de l'esprit ; d'autre part l'aptitude à éprouver ce qu'éprouvent nos semblables, ce que l'on nomme communément l'empathie. On a

constaté depuis les années 1980 une chute des échelles d'empathie dans les populations étudiantes, conjuguée à une augmentation des niveaux de narcissisme, en lien notamment avec la baisse de la lecture ; parce que le livre, c'est le seul lieu où vous entrez dans la tête des gens. On peut bien sûr essayer de comprendre et d'inférer ce que pense Emma Bovary au cinéma, mais seul le roman vous fera rentrer dans son esprit, éprouver ce qu'elle éprouve, comprendre les fondements cachés de ses actions. La lecture de ce point de vue nous permet comme l'expliquait Umberto Eco de vivre mille vies en une. Elle est, nous disent les chercheurs, un véritable simulateur social et émotionnel.

La lecture développe ainsi l'intelligence dans ses trois dimensions émotionnelle, sociale, cognitive, et il n'est pas étonnant, à l'arrivée, que cela ait un impact important sur la réussite scolaire. L'Académie américaine de pédiatrie, affirme ainsi, dans un article de consensus que « la maîtrise de la lecture au CE2 est le principal facteur prédictif de l'obtention d'un diplôme de fin d'études secondaires et, au-delà, de la réussite professionnelle ⁹ ». Ce n'est pas un hasard. La lecture est ce qui nous donne accès à toutes les informations, à la connaissance. Et pas simplement en philosophie, en histoire ou en français. Il y a une corrélation très forte aussi avec le niveau en mathématiques et en sciences. S'il est un champ qui valide l'idée, souvent employée de façon bien fumeuse,

9. Voir : <https://publications.aap.org/pediatrics/article/134/2/404/32944/Literacy-Promotion-An-Essential-Component-of>.

« d'apprendre à apprendre », c'est incontestablement celui de la lecture. Une étude réalisée sur une grande population d'élèves de 3^e, ayant forcément des compétences scolaires différentes, montre que plus de 70 % des différences de niveau dans ces compétences peuvent être prédites en amont par les compétences en lecture ¹⁰. 70 %, c'est colossal. Une autre étude montre qu'être dans une maison où il y a des livres et, surtout, une culture des livres, des parents qui lisent des histoires, etc., par rapport à un foyer où il n'y a presque pas de livres, aboutit, toutes choses égales par ailleurs, à une scolarité plus longue, en moyenne, de trente-huit mois ¹¹.

L'accès aux livres a ainsi un impact majeur sur la réussite scolaire : l'accès, c'est-à-dire, j'insiste, la culture des livres et le fait, notamment, de pratiquer la lecture partagée, précocement et le plus longtemps possible. Par-delà l'apprentissage du décodage, qui va au moins jusqu'au CM1, lire nécessite également, nous l'avons dit, l'acquisition d'une véritable seconde langue. Or, la seule façon pour l'enfant d'accéder à cette seconde langue, celle de l'écrit, ce sont les histoires qu'on lui lit, la lecture partagée. Ce n'est qu'à ce prix qu'il parviendra à construire les fondements qui lui permettront, ensuite, de lire seul

10. Savolainen, H. & al., "Reading comprehension, word reading and spelling as predictors of school achievement and choice of secondary education", *Learning and Instruction*, vol. 18, no2, 2008, p. 201-210. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0959475207001090>.

11. Evans, M. D. R. & al., "Family scholarly culture and educational success: Books and schooling in 27 nations", *Research in Social Stratification and Mobility*, vol. 28, no2, 2010, p.171-197. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0276562410000090>.

efficacement. Un enfant à qui en maternelle on a lu des histoires aura, au CP, 25 % de lexique en plus. La lecture partagée, dont on ne parle pas beaucoup, est fondamentale. Un enfant de 4-5 ans auquel on lit tous les jours ou presque aura, en termes de développement cognitif, une avance d'une année sur son camarade moins exposé.

Il y a, enfin, des effets de la lecture sur le fonctionnement de la société. Le développement économique d'un pays dépend des performances générales de son système éducatif, notamment de ses performances en lecture. Les résultats aux tests internationaux sont très fortement corrélés à la croissance économique. Un article publié en 2016 dans *Science*, qui a fait beaucoup de bruit, montrait que le miracle économique est-asiatique était d'abord un miracle éducatif¹². La baisse de niveau de nos enfants qui touche la quasi-totalité des pays occidentaux, est de ce point de vue dramatique car, pour le dire de façon un peu provocante, entre le moment où un système éducatif et la performance intellectuelle des enfants s'effondrent et celui où l'économie bat de l'aile, il ne se passe pas énormément de temps. En outre, la baisse du niveau en lecture pose un réel danger en matière de démocratie¹³. Les jeunes ont de grandes difficultés même avec les textes les plus simples, ils n'arrivent pas à les com-

12. Hanushek, E. & Woessmann, L. "Knowledge capital, growth, and the East Asian miracle", *Science*, vol. 351, 2016, p. 344-345. Disponible sur : [https://hanushek.stanford.edu/sites/default/files/publications/Hanushek+Woessmann%202016%20Science%20351\(6271\).pdf](https://hanushek.stanford.edu/sites/default/files/publications/Hanushek+Woessmann%202016%20Science%20351(6271).pdf).

13. Voir par exemple Wineburg, S., McGrew, Sa., Breakstone, Jo. & Ortega, T., *Evaluating Information: The Cornerstone of Civic Online Reasoning*, 2016, consultable sur : <http://purl.stanford.edu/fv751yt5934>.

prendre, par manque de lexique et de culture générale. Encore une fois, ce n'est pas parce que l'information est disponible que vous avez les moyens de la comprendre. Cette difficulté à s'informer et à comprendre met en péril l'exercice d'un jugement éclairé et la capacité à confronter rationnellement les opinions, pourtant essentielles au débat démocratique.

V. L'ÉCOLE NE PARVIENT PAS À COMPENSER LES CARENCES DU MILIEU

En matière de langage, les inégalités sont persistantes. La France affiche en ce domaine de très mauvais résultats. C'est incontestable. Mais ce qu'il faut préciser, c'est que ce n'est pas parce que nous sommes très mauvais que les autres sont bons. Ils sont juste mauvais. Aucun pays n'est vertueux en ce domaine. Dans les études PISA, pas un pays, en matière de langage, n'arrive à résorber les inégalités sociales. Si vous prenez les 25 % d'enfants les plus favorisés et les 25 % d'enfants les moins favorisés, il y a, en France, cinq ans et demi de différence d'acquis scolaires. C'est colossal. Mais nos partenaires de l'OCDE ne sont pas tellement mieux lotis, l'écart est en moyenne de 4,4 ans. Et même les pays les plus efficaces, comme la Norvège, sont autour de quatre ans.

Ces écarts s'expliquent de façon assez simple et mécanique. Mettez un enfant au milieu d'une pièce et avec des gens qui parlent autour. Cela n'aura pas, ou extrêmement

peu, d'impact sur son développement langagier. Pour que l'enfant progresse, il faut que les adultes dialoguent directement avec lui. Or quand vous avez une classe de trente enfants, des programmes à rallonge où il faut en plus leur enseigner la cuisine et toute sorte de choses, même en dédoublant les classes, il est bien évident que les progrès ne sont pas les mêmes que quand il n'y a qu'un ou deux enfants. L'école aura donc toujours des difficultés à combler les écarts.

À cela s'ajoute le fait qu'un niveau linguistique plus élevé entraîne une plus grande aisance dans l'apprentissage, et donc des écarts qui s'accroissent avec le temps. Si, reprenant un exemple précédent, je vous dis : « il est rentré chez un pijmanyre pour y acheter un tout petit murc qui lui avait fait envie en passant ». Si vous ne connaissez pas les deux mots, vous ne vous en sortirez pas. Mais si je vous dis : « il est entré chez un pijmanyre pour acheter un pain qui lui faisait envie », vous comprenez alors que le pijmanyre, c'est l'endroit où on achète du pain, c'est-à-dire une boulangerie. C'est mécanique : plus vous connaissez de mots, plus il est facile d'en apprendre de nouveaux. D'une manière générale, plus on connaît de choses et plus on connaît de mots, plus il est facile d'en apprendre. Par exemple, si je vous donne une liste d'affirmation sur dix personnes que vous connaissez, par exemple « Pierre Dupont, votre ami, a acheté une Mercédès » et une liste similaire avec dix individus que vous ne connaissez pas, vous retiendrez, en moyenne, 60 % des affirmations liées aux gens que vous connaissez, parce qu'il est beaucoup plus facile de raccrocher un

vêtement dans une penderie qui existe déjà, et autour de 20 % dans le cas d'inconnus. Ainsi, dire à un enfant qui prend un litchi : « voilà un litchi » est moins efficace, pour lui faire apprendre le mot, que si on lui dit, par exemple : « tiens, un litchi, regarde, il a une peau comme les oranges ». L'enfant retiendra beaucoup mieux le mot dans le deuxième cas, parce qu'il pourra l'accrocher à des choses qu'il connaît.

En conséquence, les différences ne font qu'augmenter avec le temps. Et à l'école, ce sont les plus compétents qui exploitent le mieux les ressources qui leur sont offertes. Les écarts ne font que se creuser, notamment pour le langage : les différences sont de quelques centaines de mots de différence, à trois ans, elles frisent les 5 000 mots au CM2, entre les enfants les plus avancés et les autres. Il est illusoire de penser que l'école, à elle seule, peut compenser ces mécanismes, sans effort massif, ciblé et précoce à destination des enfants défavorisés.

*
* *

On le voit, le constat est inquiétant, du point de vue non seulement individuel, mais aussi collectif et économique. Comment remonter la pente? En remettant la lecture au centre du jeu et en faisant de cette dernière une réelle « grande cause nationale ». La com ne suffit plus. Il faut agir. Il faut faire lire les enfants, à l'école, mais aussi, à tout prix, hors de l'école. Il faut informer et aider les parents qui en ont besoin. Il faut mettre en place un plan massif à l'usage des plus défavorisés et penser ce plan non pas comme une dépense mais comme un investissement de long terme. Mettre de l'argent sur cette cause, c'est faire de solides économies sur la durée, en abaissant l'échec scolaire dont le coût faramineux mine tous les espaces de notre vie sociale (économie, santé, violence, etc.). Ultimement, le message est assez simple : pour apprendre à lire, il faut lire. Il ne viendrait à l'idée de personne de dire qu'un enfant qui ne fait qu'une demi-heure de violon le mercredi à l'école deviendra violoniste. C'est la même chose pour la lecture : parce qu'il n'aura pas un volume suffisant de lecture, un enfant qui ne lit que ce qu'on lui donne à l'école ne deviendra jamais un lecteur. Nous devons agir collectivement et massivement pour la lecture. Il en va de notre prospérité individuelle et collective.

Questions de la salle

André Comte-Sponville : *Merci pour cet exposé, que j'allais dire accablant, mais je ne le ferai pas, parce qu'il est aussi très tonique. Le titre du livre de Michel Desmurget est Faites-les lire! Une fois qu'on a compris que l'école n'y parvient pas assez et n'y suffira jamais, la responsabilité des parents, des grands-parents, devient considérable. C'est moins accablant que tonifiant. Néanmoins, en tant que citoyen, je dois dire que l'inquiétude l'emporte. Mais laissons la parole à la salle.*

Marie-France Aufrère¹⁴ : *J'aurais aimé en apprendre plus, d'un point de vue neuroscientifique, sur les relations entre la lecture et la structure de notre cerveau. Mais ma question est la suivante : l'école, à vous entendre, ne peut pas se substituer à la pratique de la lecture au sein de la famille. Cela a-t-il tout de même un sens de parler de systèmes éducatifs meilleurs que d'autres ?*

14. Philosophe.

Michel Desmurget : Des études ont tenté de comparer les systèmes scolaires en fonction de leur niveau de performance, afin de déterminer ce qui rend un système scolaire efficace. Or l'une des leçons, très frustrante, de ces recherches est qu'il est difficile d'identifier des facteurs expliquant la surperformance. Ce n'est pas une question de programme ou d'horaires, par exemple. Le seul facteur vraiment identifié, c'est l'excellence du corps enseignant. Les systèmes les plus performants ont des enseignants recrutés après une formation plus poussée et bénéficiant d'une formation continue de meilleure qualité. Corrélativement, les études montrent que plus on numérise le système scolaire, moins les enfants progressent. La numérisation du système scolaire est une béquille pour faire face à la pénurie d'enseignants. C'est certes préférable à rien, mais le mieux est de mettre face aux enfants des humains qualifiés. Les systèmes où un effort a été fait pour le recrutement et la formation des enseignants sont, en matière d'apprentissage des enfants, de façon objective, plus performants que ceux qui ne font pas cet effort.

Concernant le cerveau, la lecture le transforme profondément. Ne serait-ce que pour cette raison qu'il n'est au départ pas fait pour cela. Le cerveau humain n'est pas fait pour lire. Il est fait pour le langage, mais pas pour la lecture. Le bébé vient au monde avec les réseaux du langage, mais il n'y a pas de réseau de la lecture, au sens du décodage. Comment se fait alors cet apprentissage ? Par « piratage » d'un système existant, celui de la reconnaissance des formes. Le bébé va très vite être capable de

reconnaître une table, un visage, et c'est ce système-là qui est utilisé pour reconnaître des lettres. Ensuite, une fois que le système est constitué, on s'aperçoit que la lecture change l'ensemble de la structure et du fonctionnement cérébral. Pour prendre un exemple, en étant très schématique, on sait que dans le réseau du langage, il existe une aire temporale qui sert plutôt à la compréhension et une autre frontale plutôt à l'articulation. Ces aires sont reliées par un gros faisceau de fibres, présent dès le départ, mais qui ne se développe et ne s'optimise qu'à proportion de son utilisation. Pour prendre une image, vous avez une espèce de chemin de campagne, avec des trous, des nids de poule et des broussailles et c'est à force de l'emprunter qu'il devient une autoroute performante et que les différentes aires du réseau apprennent à interagir efficacement entre elles. Plus l'enfant lit, plus la microstructure et la myélinisation (la myéline est une couche de graisse qui se constitue autour des fibres et favorise la propagation de l'influx nerveux) des faisceaux, par exemple, s'optimise. À l'inverse, plusieurs études montrent que plus l'enfant passe de temps sur les écrans, moins la structuration anatomique des réseaux du langage et la connectivité fonctionnelle entre les aires impliquées se développent de façon positive. *In fine*, la lecture, nourrit globalement tous les réseaux cérébraux qui sous-tendent la pensée. Elle agit sur le langage, la mémoire et la concentration. Elle modifie aussi tous les réseaux émotionnels, tous les réseaux liés à l'empathie. Dernier exemple : les régions qui contrôlent la main et le pied ne sont pas les mêmes, et on retrouve cette différence à la lecture, car les régions activées ne sont pas les mêmes lorsque vous lisez que

quelqu'un donne un coup de poing ou qu'il donne un coup de pied. Il y a de nombreux exemples de ce type, qui montrent comment la lecture agit positivement sur le cerveau et sa structuration.

Jean-Pierre Hoss¹⁵ : *Trois questions, très rapides toutes les trois. La première porte sur le sens du mot « lecture ». Les statistiques mettent-elles dans la même catégorie celui qui lit Le Monde et celui qui lit Closer ?*

Michel Desmurget : Non, le contenu compte, c'est pour cela qu'il n'y a pas d'effet de la lecture de magazines et qu'il y a en revanche un effet positif de la lecture de journaux, moindre toutefois que celui des livres.

Jean-Pierre Hoss : *On dit qu'« une image vaut dix mille mots ». Qu'en pensez-vous ?*

Michel Desmurget : Si je veux faire réagir quelqu'un émotionnellement, à la Shoah, par exemple, mieux vaut montrer des images, un film comme *Nuit et Brouillard*, car l'image sollicite directement notre système émotionnel. Mais pour construire le langage, la pensée, les connaissances générales, pour comprendre autrui et éprouver ses ressentis les plus intimes, rien ne remplace un livre. Sur ce plan, un livre vaut tous les films de la planète. Bien entendu, les films sont parfaitement légitimes et personne ne nie que le cinéma puisse être un

15. Conseiller d'État honoraire.

art ; mais les films n'agissent pas de la même façon que les livres, dont l'apport est absolument unique. Entre les gens qui lisent beaucoup et ceux qui ne font que regarder beaucoup de films et séries, la trajectoire de vie n'est pas du tout la même.

Jean-Pierre Hoss : *Troisième question : vous ne nous avez pas livré, finalement, votre pronostic pour l'année 2050, qui est le thème de cette année à l'institut Diderot. Compte tenu de tout ce que vous nous avez dit, que pensez-vous que sera le monde de 2050 eu égard à la lecture ?*

Michel Desmurget : J'espérais échapper à cette question... Il y a deux ans, j'aurais été beaucoup plus négatif que maintenant. Le fait est que le désastre commence à se voir. Les hommes politiques, les décideurs, commencent à prendre conscience qu'il y a un problème. Quand sont sorties les études PIRLS de 2021 ¹⁶, le ministre de l'Éducation d'alors, Pap Ndiaye, s'était réjoui, parce que la France avait réduit son écart avec les autres pays de l'Union européenne. Mais c'était parce que les autres avaient reculé, pas à cause de nos progrès. En revanche, quand sont sorties les dernières études PISA, Gabriel Attal a eu des mots extrêmement durs sur le caractère alarmant de nos résultats. Ce changement de discours traduit une salutaire prise de conscience.

Il y a eu un débat entre Orwell et Huxley pour savoir qui avait raison. Allait-on vers une société de surveillance ou

16. <https://www.iea.nl/studies/iea/pirls/2021>.

de servitude volontaire ? Je pense que notre monde réalise un mariage parfait des deux. L'omniscience de 1984 et la servitude heureuse du *Meilleur des mondes*. Dans ce dernier livre, Huxley décrit une société strictement stratifiée. Les Alpha, au sommet, ont les outils de la pensée et du contrôle des masses ; en dessous, les Gamma, constituent une armada de techniciens zélés, fervents consommateurs de l'inutile, aptes à réaliser les tâches basiques nécessaires au fonctionnement économique, abrutis de soma (une drogue synthétique) et heureux d'une servitude qu'ils n'ont plus les moyens de percevoir ni de comprendre. Nous, à la place du soma, nous avons les écrans, et j'ai peur qu'on se dirige, sous réserve de la prise de conscience dont je viens de parler, vers une société de Gamma. Ce n'est pas simplement une divagation de ma part. Une autre étude de l'OCDE affirme que certes, les résultats de nos enfants dans les études PISA ne sont pas bons, mais que nos gamins sont tout de même géniaux, ils sont capables d'aller du concret vers l'abstrait, ils sont capables de résoudre des problèmes hors du carcan scolaire dans lequel ils sont affectés par l'anxiété et un manque de confiance en eux, nos enfants peuvent nous surprendre, conclut une analyste de l'OCDE. Comme si c'était un enfer que de devoir aller à l'école...¹⁷ Et ce qu'on voit quand on regarde de près cette étude de l'OCDE, c'est qu'elle demande aux enfants ce que feraient les Gamma du *Meilleur des mondes* : surtout ne pas réfléchir, mais savoir régler un

17. Voir https://www.oecd-ilibrary.org/education/resultats-du-pisa-2012-trouver-des-solutions-creatives-volume-v_9789264215771-fr et : <https://www.ledauphine.com/education/2014/04/02/les-ados-francais-doues-face-aux-problemes-du-quotidien>.

lecteur MP3, ajuster la climatisation d'un bureau ou acheter un billet de train en ligne. On se réjouit du fait que nos enfants soient capables de faire ça, tandis qu'ils sont privés de culture, de connaissances générales, de langage et des outils de la pensée. Je crois qu'on n'a pas gagné au change et j'espère que nous n'en arriverons pas là, que nous remettrons la lecture, l'intelligence, le travail, le goût de l'effort sur les rails.

Caroline Boisset¹⁸ : *J'ai été interpellée par vos propos sur les inégalités persistantes. Dans les cités éducatives, nous mettons en place des expérimentations et évaluons leurs effets, notamment sur la lecture. Dans notre commune, nous sommes très vigilants relativement aux écrans, dont il faut bien dire qu'ils ont été présentés aux parents comme un moyen d'accéder à la réussite scolaire. Armer son enfant d'un téléphone portable ou d'une tablette dès six mois, c'était préconisé et accepté par les parents qui pensaient bien faire. Nous avons mis en place des classes « MTA », des classes passerelles de moins de trois ans, avec un enseignant, une dizaine d'enfants grand maximum, dont les parents peuvent venir dans la classe. D'où ma question : quelle est la place d'une collectivité locale relativement à l'Éducation nationale ? Est-ce qu'on est vraiment dans notre rôle, quand on supplée, voire quand on améliore grandement le système ? On commence à voir les effets de nos classes MTA en CE2. Dans les évaluations, il n'y a plus autant de différences qu'auparavant*

18. Maire adjoint à l'Éducation à Hérouville-Saint-Clair, cité éducative.

en matière de lecture. Revient-il à une collectivité locale de prendre en charge la lecture ?

Michel Desmurget : Administrativement, juridiquement, je ne sais pas, je ne peux pas vous répondre, parce que je n'ai aucune compétence dans ce domaine-là. Mais, humainement et éthiquement, toutes les bonnes volontés sont bienvenues. Si l'État est défaillant, il est bon que les collectivités locales s'impliquent. Notamment, en effet, pour les très jeunes, dans les milieux défavorisés et en commençant avant la maternelle, parce que beaucoup se joue à ce moment-là. L'idée que des choses soient mises en place avant même que les enfants entrent à l'école me paraît essentielle.

Je ne veux pas donner l'impression que l'école ne sert à rien. Ce n'est, bien entendu, pas du tout ce que je veux dire, mais, forcément, quand vous avez quinze enfants (a fortiori 30) dans une classe, il est difficile de faire la même chose que quand vous en avez un ou deux. Avoir des intervenants qui lisent avec les enfants, qui prennent du temps avec eux, me paraît essentiel.

Sous un autre angle, le prix Nobel d'Économie en 2000, James Heckman, a montré que l'argent investi sur la petite enfance non seulement n'est pas perdu, mais est récupéré avec un gain important plus tard, et que ce retour sur investissement est plus important que pour les autres âges. Faire cet effort-là, c'est moins d'argent dépensé dans les cours particuliers, moins de remédiation, moins de besoins en orthophonistes, moins d'échec

scolaire, et plus de productivité à l'arrivée. Le problème étant : qui pour investir ? Tout cela se joue sur un temps long. Or, celui qui investit dans la petite enfance n'est probablement pas celui qui récupérera les bénéfices, il n'est donc pas incité à le faire. C'est l'une des limites des politiques court-termistes actuelles.

Caroline Boisset : *Concernant les effectifs, cela me semble un faux débat : nous avons tous connu, dans cette salle, des classes de trente élèves, ce qui ne nous a pas entravés dans nos études. Les effectifs ne me semblent pas la solution.*

Michel Desmurget : Réduire les effectifs a un petit effet, mais je ne mets pas l'accent sur cela, je dis simplement qu'à l'école, par nature, le temps par élève est limité. Des études en immersion ont suggéré que le temps de discussion entre un enfant et un enseignant, par jour, se situe entre cinq et sept minutes. Moins de dix minutes. Naturellement, avec cinq et sept minutes de discussion, on ne peut pas faire la même chose que pendant les échanges de plusieurs heures au sein du milieu familial. Autrement dit, dans le champ du langage, l'école, avec ses contraintes, ne peut pas faire aussi bien qu'un parent. Une étude intéressante dans des ghettos en Afrique du Sud montre à la fois l'importance du rôle des parents, même quand ils sont illettrés et vivent dans des situations extrêmement défavorisées, et ce que peuvent faire des associations et des collectivités, pour un investissement somme toute limité. Il s'agissait d'informer sur l'importance du fait de lire des histoires aux enfants, mais aussi

de donner des livres avec des images en demandant aux parents de lire aux enfants. Les adultes qui ne savaient pas lire étaient invités à « lire » les images à leurs enfants : les effets sur le développement langagier et attentionnel de l'enfant ont été notables. Autre exemple : il a été montré que si les enfants de primaire progressent tous pendant l'école, les enfants de milieux défavorisés stagnent ou régressent pendant les vacances d'été, alors que les enfants de milieux favorisés progressent encore. On a supposé que cela était dû, au moins pour partie, à un moindre accès aux livres, parce qu'il y en a moins à la maison, qu'il y a moins de bibliothèques et de librairies alentour, ou en raison de leur coût. Pour le vérifier, des expérimentations ont consisté à ouvrir des foires aux livres pendant laquelle les enfants choisissaient douze livres pour les vacances. En fonction des études, cela résorbait entre 40 et 100 % de l'écart constaté pendant les vacances. Informer les parents de l'importance de la lecture, les inciter à lire aux enfants et puis donner accès, notamment aux enfants de milieux défavorisés, à des livres qu'ils choisissent eux-mêmes, sont des leviers qui peuvent être intéressants.

Elisabeth Elkrief¹⁹ : *Vous avez souligné l'importance de la compréhension, comprendre ce qu'on lit et lire pour améliorer ses capacités à comprendre. Comment faire pour des familles qui ont elles-mêmes des difficultés avec la lecture et l'écriture ? Que préconisez-vous ? Faut-*

19. Directrice de la Fondation Alpha-Omega, dédiée à l'éducation et la lutte contre le décrochage scolaire.

il par exemple faire lire dans la langue natale, quand le français est mal maîtrisé?

Michel Desmurget : Les contenus verbaux adressés aux enfants dans les premières années de leur vie sont simples et normalement, sauf dans des foyers en carence majeure, la plupart des familles ont les moyens d'accompagner les enfants. À un moment donné, si les familles ne peuvent plus suivre, le tissu associatif et les collectivités locales peuvent avoir un impact important, avec des gens de bonne volonté, des retraités, des étudiants, qui viennent et qui lisent aux enfants, en très petits groupes. Lire dans une langue étrangère a des effets positifs que personne ne peut contester, mais à un moment donné, il va bien falloir que l'enfant se confronte au français et si la famille a des difficultés, il est évident que la collectivité doit aider. Sans engagement massif de cette dernière à destination des enfants les plus défavorisés et les plus en difficulté, la résorption des inégalités sociales restera un vœux pieu. Les données PISA précitées en sont l'illustration. Aucun pays dans ce domaine ne fait du bon travail. Même si certains font un peu moins mal que d'autres.

Elisabeth Elkrief : *À quel moment pensez-vous que l'enfant peut aller chercher une explication seul? Le numérique peut alors s'avérer assez utile?*

Michel Desmurget : Si les enfants utilisaient le numérique pour s'informer sur la résolution d'équations du second degré, la bataille de Valmy, ou un mot qu'ils ne comprennent pas, il n'y aurait pas de problème... Et

encore, parce qu'en réalité, trouver une information seul est compliqué. Les études PISA montrent que la capacité à aller trouver de l'information dans le monde numérique dépend des compétences qu'on acquiert en dehors du monde digital. De très belles expérimentations en France notamment ont montré cela chez des étudiants de biologie. Certains d'entre eux avaient une formation en virologie, d'autres pas. On leur donnait un cours sur la répllication des coronavirus. Dans un groupe, on le faisait de façon linéaire, comme dans un livre. Dans l'autre groupe, on leur donnait cet enseignement de façon réticulaire, comme si on allait chercher l'information sur Internet où elle est éclatée, où il faut la synthétiser. Ce qu'on constate, c'est que dans ce second groupe, ceux qui ont une formation en virologie trouvent ça pénible, mais y arrivent à peu près, tandis que ceux du premier groupe n'y arrivent tout bonnement pas. Pour trouver l'information, choisir les mots clés, évaluer, hiérarchiser, puis synthétiser les données obtenues il faut avoir de solides connaissances préalables. Ceux qui sont novices sur le domaine considéré ne s'en sortent pas, et le livre, avec son format linéaire où l'auteur vous prend par la main, introduit progressivement les concepts, organise les connaissances, est alors la meilleure façon d'apprendre. L'idée que nos enfants peuvent s'instruire eux-mêmes en allant chercher l'information sur internet est un leurre dangereux.

Concernant la compréhension, il n'y a pas de lecture sans plaisir. Si l'enfant se casse les dents à chaque fois qu'il lit une phrase, il ne s'en sortira pas. Il vaut mieux au début

lire des livres un peu trop simples, mais où l'enfant n'est pas obligé de s'arrêter constamment. Ensuite, forcément, si l'on veut que le développement soit optimal, il faut un soutien humain à travers la lecture partagée dont nous avons déjà parlé. C'est là que l'impact des associations, des collectivités locales, peut être important, notamment pour les enfants en difficulté. Ce que la famille ne peut offrir à ses enfants, il faut que la collectivité le procure, sinon l'affaire est sans issue. J'aimerais souligner ici que, malgré tout un baratin génétique auquel on a eu droit encore récemment, les études montrent que ce qui compte le plus est le volume de lecture, l'interaction avec la langue, la sollicitation cérébrale. Les supposées compétences génétiques ont une importance bien moindre. Si un effort collectif est fait en direction des enfants en difficulté, ceux-ci raccrocheront le train beaucoup plus facilement. Et cela aura, redisons-le, des bénéfices massifs sur l'ensemble de notre société.

Françoise Siri ²⁰ : *Je m'interroge, d'où le plaisir à vous entendre, sur les causes du déclin de la lecture et, surtout, sur les solutions qu'on peut apporter. Non seulement redonner sa place au livre n'est pas si simple dans le contexte présent, mais, comme vous l'avez dit vers la fin, les livres sont devenus extrêmement simples. J'avais mené une enquête sur la censure dans l'édition jeunesse, pour Marianne : on n'a plus le droit d'employer*

20. Professeur de lettres, journaliste littéraire.

le passé simple ou le passé antérieur dans des livres pour des enfants de moins de douze ans, à part chez quelques éditeurs indépendants, comme « L'école des loisirs ». Par conséquent, le problème n'est pas simplement le lexique et l'orthographe, mais aussi la syntaxe, la grammaire, l'identification des propositions subordonnées. Je voulais savoir, du point de vue des neurosciences, quelles en sont les conséquences, et s'il est possible de revenir en arrière. Si demain, comme le disent beaucoup de spécialistes, le passé simple disparaissait de la langue, sera-t-il possible d'y revenir ? Y a-t-il des étapes à ne surtout pas franchir parce qu'après il sera impossible de rebrousser chemin ?

Michel Desmurget : Je crois, oui, parce qu'il faut longtemps pour construire une langue et il ne faut pas si longtemps que ça pour « oublier » sa richesse et la mettre à genoux. Ce que vous dites fait écho à un fait majeur : tous les grands corpus langagiers sont en train de se simplifier. Des études sur les chansons, les discours politiques, les livres scolaires, de jeunesse, montrent qu'il y a un affaïssement de la complexité grammaticale et lexicale des contenus ; affaïssement dont le développement croissant de livres, abrégés, expurgés et réécrits est un symptôme inquiétant. Concernant le passé simple : l'une de nos grandes richesses, en tant qu'humain, est notre capacité à exprimer les temps, les relations entre les événements, et cette capacité repose sur la complexité de notre langue. Comme je le disais tout à l'heure, on peut enlever trois cordes à un violon, ça sera beaucoup plus simple, mais on n'aura plus la même richesse.

Un bon exemple de simplification du corpus est *Le Club des Cinq*. Je ne sais pas si vous avez lu ça quand vous étiez gamins...

André Comte-Sponville : *Bien sûr...*

Michel Desmurget : C'était génial. Or j'ai relu *Le Club des Cinq* avec ma fille et j'ai trouvé ça très mièvre, sans intérêt, avant de m'apercevoir qu'en fait, en comparant au hasard un volume publié dans les années 1960 et un réécrit dans les années 2000, 40 % du vocabulaire avait sauté, et que la longueur des phrases avait diminué de 15 %. C'est d'autant plus marquant quand on sait qu'à l'époque Enid Blyton avait été très critiquée aux États-Unis, par tous les pédagogues, parce qu'on l'accusait d'avoir un langage beaucoup trop simple pour permettre le développement des enfants. Pour illustrer : « Ne vous désolerez pas d'avance. Nous trouverons bien quelque autre endroit où vous envoyer et où vous vous amuserez autant », dans la version originale, donne, en version revue : « Ne faites pas cette tête »... Ou encore : « Le pique-nique marqua une halte agréable, dans un cadre champêtre à souhait », phrase dont vous remarquerez qu'elle contient un passé simple, devient : « La famille s'arrête pique-niquer en haut d'une colline ». Ces renoncements sont dramatiques.

Il y a vraiment une altération des corpus langagiers. Des études sur les discours politiques aux États-Unis montrent que le niveau est passé d'un niveau Première-Terminale, à un niveau Troisième avec les débats Clinton-

Trump. Et à vrai dire, Trump, c'est niveau CM1... En France, les responsables politiques s'expriment de façon plus simplifiée que De Gaulle ou Pompidou qui faisait une *Anthologie de la poésie française*. Le linguiste Jean Véronis avait travaillé sur cette question. Cela ne veut pas dire que les politiques actuels sont plus bêtes que leurs devanciers, mais il y a une dégradation du langage visible dans les discours, avec des phrases plus courtes, un vocabulaire simplifié et, au final, une pensée inexorablement appauvrie.

André Comte-Sponville : *Je me permets de prendre la parole un instant en tant qu'ancien lecteur passionné du Club des Cinq... Cet appauvrissement des versions actuelles est un drame. Mais ce que vous dites sur l'école m'éclaire encore plus. Je savais que l'année la plus importante de toutes, c'est le CP. Des études prédictives montrent que quand on rate son CP, la probabilité de réussir des études supérieures est extrêmement faible, quasiment nulle. Or vous évoquez la même chose pour le CE2. C'est là où votre exposé m'éclaire et m'inquiète à la fois, car il montre qu'il ne suffit pas de savoir lire à la sortie du CP pour devenir et pour rester un lecteur. Quand je prends le métro, je ne vois quasiment plus de lecteurs, les gens sont tous sur leur téléphone. Certains lisent sans doute Le Monde ou Le Figaro sur leur écran, mais en vérité la plupart du temps ils tapotent ou font défiler des vidéos. Parce qu'en fin de compte, c'est plus amusant de parler par téléphone à un ami que de lire. C'est tout le problème de la lecture-plaisir que vous évoquiez.*

« Faites-les lire », oui, mais à un moment ça dépend des personnes, et je crains que même nous, dans la salle, participions de ce recul de la lecture, si nous comparons le temps que nous y consacrons au temps que nous passions à lire il y a vingt ans.

« Une image vaut dix mille mots », dit-on. C'est vrai, l'image de la petite fille brûlée au napalm pendant la guerre du Vietnam a été plus efficace que tout ce qu'on pouvait lire sur les horreurs de cette guerre. Mais ça ne nous disait rien sur le Viêt-Cong, ce qu'il fallait en attendre; les positions qu'on prenait à ce sujet étaient très émotives et pas nécessairement réfléchies. Le recul de l'écrit est un recul de l'intelligence. Oui, il y a une langue pour l'oral, une langue pour l'écrit, mais la langue de l'abstraction, c'est l'écrit. Quand une majorité de futurs instituteurs ne maîtrisent pas le mot « chancelant », ça veut dire qu'ils ne maîtrisent que la langue orale et plus la langue écrite. Ce recul de la lecture est un drame civilisationnel, parce que la lecture, c'est la langue : on ne peut pas maîtriser sa langue uniquement par l'oral. Or un cours de maths, un cours d'économie, un cours de physique, passent par la langue. Ce ne sont pas seulement les études littéraires qui sont perturbées par une maîtrise insuffisante de la langue écrite, ce sont toutes les études, dans toutes les disciplines.

De plus en plus, quand des jeunes m'arrêtent dans la rue, ce n'est pas pour me dire qu'ils ont lu mes livres, mais pour me dire qu'ils ont vu mes conférences sur Internet. J'essaye de leur rappeler que j'écris aussi des livres,

mais, d'évidence, ça ne les intéresse pas. Cela m'inquiète. Je ne vois pas bien ce qu'on peut faire contre les écrans, parce qu'on ne reviendra jamais au temps d'avant. On ne reviendra jamais à un monde sans bombe atomique, dès lors qu'on sait la faire; de même, on ne reviendra jamais à un monde sans écrans; or j'ai le sentiment d'une prime à l'image, non seulement pour ce qui est de l'émotion, mais aussi, pour en revenir à mon début, pour ce qui est du plaisir. C'est tellement plus facile de regarder un film que de lire un livre. Guerre et Paix, Germinal, Madame Bovary, c'est très bien, mais voir le film à la télévision, au cinéma, c'est quand même plus facile. Je me demande si, par conséquent, nous ne sommes pas entrés dans un processus de réduction, lente ou rapide, selon les cas, de la lecture. Elle est plus spectaculaire chez les jeunes, mais forcément, elle va atteindre toutes les classes d'âge, puisque les jeunes vont vieillir et prendre notre place.

Et puis, enfin, ce que je constate, en tant que père de famille, mais que j'ai aussi constaté en tant qu'enseignant, c'est que ce recul de la lecture est différencié entre les filles et les garçons. On trouve encore des filles qui lisent, moins qu'avant peut-être, mais on en trouve encore. Des garçons qui lisent, ça devient une exception dramatique... Je me souviens d'un reportage sur la lecture à l'école. Il y avait le mot « succulent ». Les élèves ne connaissaient pas ce mot, la maîtresse explique ce qu'il veut dire et l'un des garçons répond « c'est un mot pour les filles »... Il y a un effondrement du niveau culturel de nos garçons qu'on commence à repérer dans toutes les classes. Les filles réussissent mieux que les garçons et il va

falloir se battre pour la parité – pour aider les garçons, cette fois.

Je voudrais par conséquent poser deux questions : suffit-il de prendre des mesures pédagogiques ou familiales pour résister à la question du plaisir plus grand, plus facile, plus accessible de l'image ? Et que pensez-vous de ce qui semble être une différence entre les filles et les garçons, s'agissant de la lecture ?

Michel Desmurget : Je vais commencer par les écrans. Il ne s'agit pas de dire qu'il faut mettre les écrans à la poubelle, vivre comme les Amish et revenir à la charrue à bras ou à la roue Pascaline. Il y a évidemment des usages qui sont positifs. J'utilise des écrans au travail, je projette ici des diapositives. En outre, personne ne discute le fait qu'il faut enseigner l'informatique à nos enfants – notons que, contrairement à ce qu'on croit, ils ne sont pas très performants dans ce domaine, car ce n'est pas parce qu'ils sont capables d'utiliser des applications simplissimes qu'ils sont capables d'utiliser les écrans pour ce qu'ils ont de positif.

Encore une fois, le problème n'est pas de savoir ce que nos enfants pourraient faire de ces outils. La question est qu'en font-ils vraiment ? Les écrans récréatifs concentrent l'écrasante majorité de leur activité numérique. Ils phagocytent un temps absolument colossal de la vie de nos enfants. Ces écrans, les réseaux sociaux, les jeux vidéo, stimulent fortement le système cérébral de récompense. Le temps cumulé passé par un jeune de 0 à 18 ans devant

leurs trois principaux écrans récréatifs (télé, jeux vidéo, réseaux sociaux) équivaut à 27 années scolaires, si l'on compte 850 heures par année scolaire. 27 années scolaires, juste pour ces trois activités-là, c'est absolument colossal.

La pire approche consiste à lier écrans et lecture sur le mode : « lis un peu et après tu auras le droit d'aller jouer aux jeux vidéo ». Comme s'il fallait passer par le purgatoire de la lecture pour accéder au paradis des jeux. Mais il est clair que si on ne réduit pas le temps d'écran, on n'arrivera pas à ouvrir un espace pour la lecture. Un enfant qui a le choix entre un écran et un livre prendra systématiquement l'écran, et ça se comprend, parce que son cerveau est structuré pour qu'il prenne l'écran : c'est un moindre effort, qui fournit plus de plaisir immédiat. Il faut réduire le temps d'écran et pour réduire le temps d'écran, seules deux approches semblent marcher : poser des règles, et expliquer la raison d'être de ces dernières. Il faut expliquer à l'enfant/ado que les écrans sont mauvais pour le développement cérébral, le sommeil, le langage, la concentration, l'école, etc. En posant des règles et en les expliquant, de façon à réduire le temps d'écran, on ouvre un espace pour la lecture, car s'il y a bien une chose que le cerveau n'aime pas, c'est l'ennui. Le cerveau n'aime pas s'ennuyer. Mettez un groupe de personne dans une pièce sans rien, mais avec des jeux, dont l'usage sera régulièrement sanctionné d'un choc électrique significatif : la majorité des gens vont utiliser le jeu, parce que, comme le montre d'autres études l'ennui est, « fatigant » (sans doute nous disent des travaux récents, parce qu'il est fertile pour la pensée et donc gourmand en énergie

cérébrale). Si un enfant n'a pas accès aux écrans durant un temps donné, parce que cet accès a été régulé, non pas pour inciter explicitement à la lecture, mais parce que l'usage de ces écrans récréatifs a des impacts négatifs, alors l'enfant se mettra à lire, parce qu'entre la lecture et l'ennui, il prendra la lecture. Il ne lira toutefois que si on l'a accompagné, si on lui a donné les outils nécessaires à son autonomie. Car, *in fine*, il n'y a pas de lecture sans plaisir. Un enfant qui n'a jamais lu, si on lui met *Les Fleurs du mal* directement dans les mains, ça va être compliqué. Autant demander à un tétraplégique d'escalader l'Everest. L'enfant ne peut pas y arriver, s'il n'a pas construit le langage de l'écrit. On en revient toujours à l'importance fondamentale de la famille et du milieu.

Un point que je voudrais souligner est qu'il faut également donner à l'enfant une identité de lecteur. C'est pour cette raison qu'il est important d'avoir de nombreux livres à la maison. Ma fille était une fois à la sortie de l'école, elle devait avoir cinq-six ans, quand un gamin de sa classe s'est mis devant elle pour lui lancer : « moi, je suis un *gamer* ». Un peu interdite, elle le regarde, et elle lui dit, « moi je suis une *lecteur* ». L'anecdote est signifiante. Les études montrent que la pratique de la lecture est grandement favorisée lorsque l'enfant intègre à son identité le fait qu'il est un lecteur, que les autres sont peut-être des gamers, mais que nous dans cette maison nous sommes des lecteurs, que ce n'est pas *has been*, qu'intello n'est pas forcément un gros mot, mais quelque chose de positif. Il faut du plaisir et il faut que la lecture fasse partie de l'identité de l'enfant. La lecture s'affaisse

souvent à l'adolescence, mais si on a posé les fondations, si on a suffisamment accompagné les enfants – car il ne faut pas hésiter à les accompagner, à lire avec eux jusqu'à la fin du collège, les études montrent que c'est positif – l'important est fait : ils pourront y revenir. Même, si évidemment, c'est mieux si l'on peut éviter cette période de vaches maigres.

Concernant les filles et les garçons, on s'aperçoit effectivement que les filles lisent plus et mieux. L'écart en matière de performance scolaire dans ces domaines entre les filles et les garçons devient assez alarmant. Les études montrent que très précocement les parents, inconsciemment, favorisent cette différence en matière de lecture, en raison des stéréotypes de genre : un garçon doit courir, bouger ; les filles parler et réfléchir. Les parents vont ainsi beaucoup plus parler aux filles, beaucoup plus leur lire d'histoires. Ces biais, selon les matières et les études, expliqueraient jusqu'à 50 % des différences de réussite scolaire entre les filles et les garçons.

Il y a aussi des phénomènes de fratrie, qui sont intéressants à noter. Statistiquement, quand vous avez plusieurs enfants, le premier s'en sort mieux que le deuxième, qui s'en sort mieux que le troisième etc. Tout simplement parce que l'investissement parental, notamment dans la lecture, les activités cognitives, la stimulation de l'enfant, est naturellement plus important quand il n'y en a qu'un, que quand il faut partager entre deux, voire plus. Certes, les enfants se stimulent entre eux, mais ce n'est pas la même qualité de stimulation, au moins au plan cognitif.

Anne-Françoise Berthon ²¹ : *Je pose cette question en tant que mère avec un enfant qui entre au collège : je suis assez frappée par la différence entre vos conclusions et ce qu'il se passe. La semaine dernière, nous avons reçu une circulaire du collège nous disant que, pour vivre avec son temps, tous les collégiens allaient dorénavant avoir un Chromebook sur lequel seraient téléchargés les manuels scolaires. L'établissement n'ayant plus de subventions aux livres, tous les livres seront en format virtuel, ce qui allégera le poids des cartables, et les enfants apprendront ainsi à faire des devoirs au clavier ce qui les aidera à passer des examens en mode digital quand ils seront dans le supérieur. C'est donc tout le contraire de ce que vous préconisez. Que faire alors ? J'achète des dictionnaires tous les ans en fonction des classes, je constate qu'ils ne sont jamais ouverts et, qu'en fin de compte, les jeunes n'arrivent plus à lire Balzac, Zola, Maupassant, les auteurs classiques qu'on donne au collège ou au lycée. Que faire pour combler le fossé entre les connaissances que vous nous avez présentées aujourd'hui et la réalité ?*

Michel Desmurget : Pour être honnête, je ne pourrais pas vraiment le dire... Vous avez introduit un élément important : il n'y a plus de subventions pour acheter des livres, donc on met des tablettes. À la limite, je peux entendre qu'il s'agisse d'un palliatif pour des raisons économiques. Mais qu'on dise qu'il y a là un bénéfice pédagogique n'est pas acceptable au vu des études

21. Institut des Hautes Études de Défense Nationale.

négligentes accumulées depuis 20 ans. On avance souvent l'argument du mal de dos. Ce n'est pas convaincant. Il suffirait d'avoir deux jeux de livres, l'un à la maison l'autre à l'école, pour résoudre le problème. Ce qui nous amène à l'excuse environnementale. Les dernières études montrent que le coût des tablettes et de la numérisation des livres, en matière écologique, d'émissions carbone et d'extractions des ressources minières (sans parler du travail des enfants), est bien pire que le coût des livres papier. Plus précisément, les systèmes de lecture numérique ne sont rentables, en termes écologiques, que pour les extrêmement gros lecteurs, et seulement si les livres ne sont pas transmis. La modernité a bon dos... je veux bien qu'il faille vivre avec son temps, mais il faudrait dire à ces gens-là que le cerveau des enfants n'est pas de ce temps; il est le résultat d'une longue évolution et même si le cerveau est adaptable, il va se construire moins bien si on le met dans un environnement autre que celui dans lequel il est supposé évoluer. Si je montre à 6 000 mètres, ma physiologie, mon cerveau, vont s'adapter, mais je ne fonctionnerai jamais aussi bien à 6 000 mètres, qu'à 200. C'est le même principe pour la compréhension, la mémorisation, la concentration, qui se développent mieux avec le livre papier. La Suède, sur ce point-là, est revenue en arrière, elle est revenue au livre papier, parce que le livre papier est plus efficace pour la compréhension des enfants. Autre fausse bonne idée : l'apprentissage de l'écriture au clavier. Si vous voulez pourrir le développement de l'écriture d'un enfant, achetez-lui un clavier à la place d'un crayon. Un enfant, quand il voit un b, ou un p, ou un q, voit littéralement la même chose; vous aurez

beau lui dire que c'est différent, son cerveau voit la même chose, parce que depuis qu'il est né, il est formaté pour apprendre à identifier une forme identique sous différentes positions. La meilleure façon de lui apprendre que ces trois formes sont trois lettres différentes, c'est de lui faire utiliser sa main. Plusieurs études montrent qu'un enfant a beaucoup plus de difficulté à apprendre à écrire, et en conséquence à lire, si l'apprentissage se fait au clavier : il confond plus les lettres, il a plus de difficulté à les mémoriser, comparé à un enfant qui apprend au crayon et mémorise des gestes moteurs différents pour chaque lettres visuellement similaires. Qu'on ne nous parle pas avec les écrans à l'école de pédagogie, hormis quelques situations marginales ou certaines catégories d'enfants en situation de handicap. Il s'agit avant tout de choix économiques.

Jean-Philippe Margueron ²² : *Vous avez parlé, en aval, de la lecture, ainsi, qu'en amont, de l'oral, mais vous avez dit peu de choses sur le maillon intermédiaire, l'écriture. Il y a un très grand nombre de systèmes d'écriture, les dizaines d'alphabets, les idéogrammes chinois, etc. Un système est-il plus avantageux que les autres ?*

Michel Desmurget : Il existe évidemment un lien intime entre lecture et écriture. Les études montrent que l'écriture facilite la lecture. Le fait d'apprendre à écrire les lettres facilite la reconnaissance de ces dernières

22. Administrateur Covéa-GMF.

et leur mémorisation. Faire écrire en même temps que l'enfant apprend à décoder les lettres à un effet positif sur l'apprentissage de la lecture. C'est aussi bénéfique dans l'autre direction, dans un second temps : la lecture, c'est un monde à part, un monde dont la grammaire, la syntaxe, le lexique sont plus complexes, et la familiarité avec ce monde aboutit à une écriture plus riche. Je me rappelle qu'une éditrice du Seuil, devant la quantité de manuscrits reçus après le confinement, disait : « maintenant que tout le monde sait se servir d'un ordinateur pour écrire, nous voyons des gens qui écrivent et dont nous sentons qu'ils ne lisent pas ». Les écrivains sont d'abord des lecteurs ; pour devenir, au sens large, écrivain, pour arriver à écrire de façon pertinente, il faut accéder aux codes de l'écrit, et on le fait uniquement par la lecture. Le fait de lire a un impact extrêmement positif sur nos capacités d'expression écrite, mais aussi sur nos capacités d'expression orale.

Je ne m'aventurerai pas à comparer et hiérarchiser les langues et les écritures, mais je voudrais relever un point concernant le français, ainsi que l'anglais : ce sont des langues opaques, qui comptent dans le même temps le plus de prix Nobel de littérature. On peut penser que c'est un hasard ou que cela tient à d'autres raisons, mais peut-être cela est-il aussi rendu possible par la richesse et à la complexité de ces deux langues.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentégeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
- L'avenir de la politique - Alain Juppé
- L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
- L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poitral
- L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray

-
- L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
 - L'avenir des relations franco-russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiites et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
 - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
 - Burn out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
 - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.
Jean-Philippe Hubsch
 - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - Le Royaume-Uni après le Brexit
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
 - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
 - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
 - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
 - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillière
 - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française
Gérard Longuet
 - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
 - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski
 - L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi
 - Construire l'économie de demain - Jean Tirole
 - L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
 - La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein
 - Les trois utopies européennes - Francis Wolff
 - L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
 - Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ?
Philippe Chalmin
 - Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
 - L'avenir du féminisme - Caroline Fourest

- Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ? - Cynthia Fleury
- Les nouvelles lignes d'affrontement dans un monde numérisé : l'ère des frontières.com - Nicolas Arpagian
- Comment manager la génération Z ? - Pascal Broquard
- Les dangers du « wokisme » - Jean-François Braunstein
- La dépression, mal du siècle ? - Hugo Bottemanne
- L'avenir du posthumanisme ou les limites de l'humain - Jean-Michel Besnier
- Transgenres et conséquences : Les transitions juvéniles et la responsabilité des adultes - Claude Habib
- Devenir transclasse : comment échapper aux destins déjà écrits ? - Chantal Jaquet
- Re-considérons le travail - Sophie Thiéry
- La droite en France - David Lisnard
- Le Moyen-Orient en 2050 - Jean-Pierre Filiu
- L'économie du bonheur - La croissance rend-elle les individus heureux ? - Claudia Senik
- L'énergie en 2050 - Marc Fontecave
- La spiritualité en 2050 - Frédéric Lenoir
- L'Asie en 2050 - Valérie Niquet
- Choc démographique et choc des empires. Quel monde en 2050 ? - Bruno Tertrais
- Les dangers de la morale, une approche neurocomportementale - Jean Decety
- La vieillesse en 2050 : défis et révolutions - Jean-Marc Lemaitre

Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégie(s) face à l'explosion des menaces ?
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un « enjeu pluriel » pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddine Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen

- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden
- Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les biotechnologies végétales - Georges Freyssinet
- L'avenir de la gauche française - Renaud Dely

Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismail Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallentini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualazzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?
Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy
- L'homme politique face aux diktats de la com - François Belley
- Santé - Évolutions mondiales, problèmes français - Jean de Kervasdoué

Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé

De très nombreuses études le confirment : la lecture régresse dans tous les pays, spécialement chez les jeunes (surtout après 15 ans, et encore plus chez les garçons que chez les filles). Les capacités d'écriture, inévitablement, s'en ressentent : c'est en lisant qu'on apprend à rédiger. Mais c'est vrai aussi, même à l'oral, de la réflexion, de la conceptualisation, de l'argumentation, de la démonstration, qui toutes exigent une maîtrise fine de la langue, que seule la lecture permet d'acquérir : c'est en lisant qu'on apprend à penser. Qui peut croire que les écrans, le numérique ou les réseaux sociaux, même lorsqu'on y lit, peuvent suffire ? Qui ne constate, à l'inverse, leurs effets intellectuellement délétères ? Tel est le sens du cri d'alarme lancé par le neuroscientifique Michel Desmurget, dans son livre *Faites les lire !*, sous-titré « Pour en finir avec le crétin digital » (Seuil, 2023), ouvrage si étonnant et si inquiétant qu'il nous donna envie d'écouter son auteur.

Michel DESMURGET



Directeur de recherche en neurosciences à l'Inserm, Michel Desmurget est l'auteur de *TV Lobotomie* (Max Milo, 2012), *La fabrique du crétin digital* (Prix spécial Fémina essai, réed., Points, 2020) et *Faites-les-lire ! Pour en finir avec le crétin digital* (Seuil, 2023).